

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 27 (1889)
Heft: 19

Artikel: Lo molâre et lo caïon
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191045>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

très flattés d'avoir de temps à autre à leur table un convive aussi spirituel et dont la réputation flattait leur vanité. Après le repas, qui avait été très confortable et fort gai, le maître et la maîtresse de la maison dirent au célèbre journaliste : « Nous comptons bien que vous nous ferez souvent l'amitié de nous demander à dîner et nous vous prévenons que votre couvert sera mis tous les jours. »

— Tous les jours, dit en souriant Roqueplan, c'est une façon de parler.

— Du tout ! du tout ! Vous savez combien nous vous aimons. Nous parlons sérieusement.

— Ah ! fit Roqueplan en mettant cette fois dans son sourire un pli légèrement sarcastique, alors c'est différent ; je ferai de mon mieux pour vous satisfaire.

Le lendemain, à six heures, heure militaire, Roqueplan se présenta. Le repas est encore très gai et l'on se sépare enchantés les uns des autres. Le surlendemain, au moment où les bourgeois vont se mettre à table, un vigoureux coup de sonnette retentit. C'est encore Roqueplan.

— Me voici fidèle à ma promesse ; mais c'est singulier, fait-il en fixant sur ses hôtes un regard pénétrant et railleur, vous avez l'air étonné ; est-ce que vous ne m'attendiez pas ?

— Mais si ! mais si ; vous nous faites beaucoup de plaisir, répondent les deux époux avec un sourire forcé.

On se met à table ; Roqueplan donne libre cours à sa verve, se montre plein de gaieté et d'esprit ; mais ses meilleurs mots ne peuvent dérider ses hôtes, qui décidément ont quelque chose.

Le quatrième jour, même comédie. Cette fois, la réception n'est plus seulement embarrassée : elle est glaciale. Roqueplan n'en mange qu'avec plus d'appétit.

Cela dure ainsi toute une semaine.

Les bourgeois, exaspérés, finirent par prendre le parti de faire dire à Roqueplan par le concierge qu'ils étaient allés dîner en ville.

— Très bien ! répondit l'impitoyable farceur ; je monte chercher mon parapluie que j'ai oublié hier.

Et il se présenta comme si rien d'anormal ne s'était passé, toujours railleur, toujours aimable, s'informant avec intérêt des causes qui chargeaient de nuages le front de ses hôtes.

A la fin, il prit en pitié leur embarras et leur expliqua qu'il avait tout bonnement voulu faire une petite expérience, histoire de se rendre compte de l'importance qu'il faut attacher aux banales manifestations de

cordialité qui se prodiguent si aisément dans le monde.

Les bourgeois, un peu confus, avouèrent que l'expression avait un peu dépassé leur pensée et ne se fâchèrent pas trop de la leçon, heureux d'être enfin débarrassés de leur cauchemar.

Lo molàrè et lo caïon.

Là a pè lo mondo dâi mälins coo ; mà lè pe rusà sè pàovont trovà reimbotsi äo tot fin pè onna fenna.

On molàrè, sa màola su lo dou, que tracivè decé, delé, po molà lè rajào, lè garni et autrès z'armès à fù, s'étai arretà dein on veladzo dâi z'einverons dè Lozena ; et dévant d'allà roudà dein lè maisons po demàndà dè l'ovradzo, l'intrà äo cabaret po bàirè quartetta. Trovà quie caquies compagnons que sè dessàitvont et que lài demàndiront ein lo vayeint eintrà coumeint allàvè lo commerce et se lo meti étai bon. Lo molàrè, qu'étai on mina-mor, coumeinçà à bragà on bocon et lào fe que ti lè meti étiont bons s'on volliàvè travailli, mà que lè Vaudois, que s'ein terivont bin po ètrè pàysans, ne vaillessont rein po fèrè on meti ; que l'étiot tráo orgolliào po apprenèrè certains z'états que y'a, et que la pe granta eimpartià dè cliào qu'aviont on état per tsi no étiont dâi z'étrandzi dâo défrou, que gagnivont pè chàotrè atant d'ardzeint que volliàvont. Stu molàrè n'avai pas tant too. kà desâi bin on pou la vretà ; mà noutrès lulus, dâi bons Vaudois, que ne volliàvont pas ouèrè mèpresì lo canton dè Vaud pè on tsanore dè molàrè, coumeinciront à lo bragà et à lài derè que pisque l'avai on tant bon meti poivè bin pàyi on litre. L'autro, po sè fèrè bin veni, et po ne pas lè z'eingrindzi po cein que lào z'avai de, tapè po on pot. On iadzo ingranà, cein allà bin, ti cliào qu'eintravont dein la tsambra à bàirè vegnont s'appondrè à l'ecot äo molàrè et furont bintout onna pecheinta trablià.

Yon de cliào gaillà, qu'avai 'na trouie qu'avai fè onna racliàre dè petits, s'ein va à catson queri on caïenet, l'apportè à la pinta dein sa roulière et dit äo molàrè : On bocon dè diz'hàorès n'odrâi rein tant mau : vouaiquie dè quie frecottà ; et du que vo z'ai bon moian, vo z'allà no z'offri cé fin bocon ; lo faut te fèrè passà l'arma à gautse ? Et lo gaillà saillessâi dza son couté po fèrè état dè sagni lo petit Anglais.

— Ah bin na, repond lo molàrè ! Quand l'est bon l'est prào ; et se vu gâgni ma dzornà, l'est astout lo moimeint dè coumeinci.

Enfin coumeinciront à sè tsermailli po savâi se faillâi tià lo bétion oï äo

na, quand la fenna à cé qu'avai apportà lo caïon, qu'avai z'u mèche d'oquiè, arrevè à la pinta. Ma fâi cein arretà tot net la tenàblia, kà se n'homo fut tant ébaubi dè la vairè que laissà corè lo caïon que tseze perque bas. Adon la fenna coumeinçà à lo disputà dévant tot lo mondo et lài fe :

— Mè manquè dou caïons, et lè vu reinmenà tot lo drâi.

— Coumeint dou ? repond se n'homo, n'est pas veré, n'é apportà què césiquie.

— Et tè ! por quoui tè preinds tou, lài remotsè la fenna ?

Ma fâi lè recaffàrès dâi z'autro et la reimbotchà dè sa fenna, copiront lo subliet à noutron compaignon que sè rappertsà sein pipà lo mot, et la rïoula dâo molàrè bôtsà quie.

MADELINE

I

Il y a une dizaine d'années, les locataires du n° 15 bis du boulevard Saint-Germain, et j'étais l'un d'entre eux, remarquaient une jeune fille occupant seule un petit logement au cinquième étage, et joignant à une tournure distinguée un air décent, que ne démentait point ce qu'on racontait d'elle.

Le témoignage des époux Robert, nos braves pipelets, lui était absolument favorable. A ceux dont la gracieuse attitude, le charmant visage et les jolis yeux bleus de cette sympathique personne attiraient l'attention, et qui questionnaient sur son compte, les dignes représentants du propriétaire, à ceux-là, dis-je, on répondait que c'était là une institutrice, orpheline, sans famille, qui venait d'obtenir le brevet supérieur.

— C'est honnête, rangé, propre et laborieux comme une abeille ; on ne lui connaît pas un défaut, ajoutait Mme Robert.

Et ces renseignements étaient d'autant moins suspects de partialité, qu'on ne voyait jamais la jeune fille en conversation dans la loge. Elle se bornait à saluer en passant, d'un air bienveillant et poli ; car elle possédait ce grand art, si rare, de rester toujours digne, sans raideur et sans suffisance.

Il résultait de cet ensemble de qualités que tout le monde, dans la maison, était toqué de cette jeune fille.

Malheureusement pour l'intéressante orpheline, cet engouement général était forcé de demeurer platonique, aucun de nous ne se trouvant en situation d'arracher cette aimable enfant à sa condition modeste, pour l'élever vers des régions plus hautes.

Nous nous trompons pourtant. Cette pensée germa dans le cerveau de l'un de nos co-locataires. Mais bien que nous voulions croire à la générosité de ce redresseur des torts de la destinée, aujourd'hui encore nous nous demandons quel est celui des deux qui se fût élevé jusqu'à l'autre. Eût-ce été elle ou lui ?

Ce n'est pas au point de vue du rang